



VILLEMADAIS D'ANTAN



N° 71 Janvier 2012

La chasse (1)

« L'association communale de chasse agréée de Villemade a été déclarée en Préfecture le 23 mars 1968 sous le n° 01719 par M. Taillefer Bernard, conformément à la loi du 1° juillet 1901.

Elle a pour but, dans le cadre de la loi Verdeille du 10 juillet 1964 de favoriser sur son territoire, dans le respect des propriétés et des récoltes, la répression du braconnage, l'éducation cynégétique de ses membres et, en général, d'assurer une meilleure organisation technique de la chasse pour permettre aux chasseurs un meilleur exercice de ce sport. Le siège social est fixé à la mairie de Villemade.

Le Conseil d'administration est composé de Taillefer Bernard, président, Delrieu Achille, vice-président, Roger Catusse, secrétaire, Paul Maurabis, trésorier, qui deviendra par la suite président en remplacement de M. Taillefer, Yves Constans, Pierre Ferret, Maurice Buzenac, Eugène Combebiac et André Maurabis, membres. Les trois derniers membres étaient des propriétaires non chasseurs.

L'association comportait 39 sociétaires chasseurs, pour la plupart des pratiquants au chien d'arrêt. A cette période, ils chassaient principalement la caille et la tourterelle qui abondaient en raison des cultures qui convenaient à ce gibier et une date d'ouverture précoce qui permettait de profiter de leur présence avant leur migration vers des cieux plus cléments. Certains chassaient avec des chiens courants le lièvre et le lapin. Le président Taillefer avait un chien qui s'appelait Miro qui était la mascotte du village, notamment des enfants de l'école ; il était toujours en liberté dans le centre du bourg.

Suite au départ de M. Taillefer, Paul Maurabis dirigea la société pendant plus de 20 ans, remplacé dans ses fonctions de trésorier par Rémy Cassan. A cette période nous avions la possibilité de chasser sur une grande partie des communes du département grâce à la carte d'interpénétration qui donnait la réciprocité entre les communes adhérentes. Seules quelques communes ne se joignaient pas à ce groupement. Par la suite cette carte fut abrogée et naquirent les associations intercommunales de chasses agréées (AICA).

Puis paraît une loi gérant les sociétés de chasse imposant d'accepter 10 % minimum de membres non résidents. L'AICA du Bas-Quercy est créée, comprenant Villemade, Lafrançaise, Montastruc, Piquecos, Lamothe-Capdeville, Mirabel, Réalville et Cayrac. Quelques années plus tard (en 1986-87), Lafrançaise et Villemade quittent l'AICA, redeviennent autonomes et le sont toujours aujourd'hui. Villemade s'est toujours senti un peu coupé du reste de l'AICA à cause de la barrière géographique constituée par l'Aveyron et de la différence de gibier entre coteaux et plaines.

Progressivement, le changement de biotope intervenant, le gros gibier colonise notre commune, c'est le début du passage de quelques chevreuils et sangliers sur notre territoire. « Sous l'engouement de quelques sociétaires, dans les années 75, nous achetons deux sangliers afin d'organiser une chasse de ce gibier. Un est lâché dans un bois appartenant à la famille Chiavassa situé entre Boy et Sadoul et un autre est lâché dans la peupleraie de Gaston Padié à Pradès. Aucun chasseur de la commune n'a de chien qui chasse cet animal. Paul Maurabis invite un ami qui est équipé de chiens spécialisés pour le sanglier. Le premier sanglier est tué par Gérard Delrieu un samedi matin sous une pluie battante (voir la photo). Le second longe l'Aveyron et traverse le Tarn qui était en crue. A quatre nous sommes partis sur

un petit bateau afin de tenter de suivre l'animal. En raison de la force du courant, nous nous faisons un peu peur et nous renonçons à notre tentative. L'après-midi, ne nous avouant pas vaincus, nous nous rendons à Albefeuille-Lagarde où nous retrouvons notre fuyard gîté dans un champ d'asperges. Francis Cazes l'a abattu après qu'il ait tenté de fuir. Cette expérience ne fut pas renouvelée ».

Dans les années 70, un ball-trap fut organisé (il devint annuel par la suite). Il se déroulait au lieu-dit la Vignasse, chemin de Lestang, sur un terrain appartenant à Fernand Soulié. Cette manifestation se déroulait sans fosse avec des lanceurs manuels. Les jeunes chasseurs étaient chargés de faire fonctionner ces appareils. Il y avait un gros ressort qu'il fallait tendre à la force des bras, c'était très dur. Cela a duré quelques années puis, les ball-traps à gros budget attirant les tireurs qui nous abandonnaient, la décision fut prise d'arrêter jusqu'aux années 2000.

Par la suite, l'équipe dirigeante décida de passer la main à de plus jeunes. Lors de l'AG du 25 mars 1999, un nouveau CA fut élu : Jean-Marie Jouany président, Gérard Delrieu vice-président, Serge Catusse secrétaire, Claude Laffon trésorier, Yves Astoul, Etienne Combebiac, Denis Jouany, Jean-Louis Déjean, Patrice Mézailles membres ».



Revenons à l'ancien temps, **avant l'association de chasse de 1968**. Pendant la guerre de 39-45, quand le sud de la France a été occupé par les Allemands, la chasse a été interdite et les fusils réquisitionnés (ils seront rendus par la suite). Après 1945, le permis de chasse donnait le droit de chasser dans tout le département, plus les cantons limitrophes des départements voisins. Cette liberté amenait les chasseurs dans les endroits les plus giboyeux et les voitures facilitaient les déplacements. Du coup, certaines communes se sont mises à créer des sociétés ou associations de chasse et donc à régler la chasse, ce qui a amené la loi Verdeille de 1964 et la création des associations communales de chasse.

À cette époque, on chassait la caille et le perdreau au chien d'arrêt. Au chien courant, on chassait le lapin et le lièvre. Ce dernier était le gibier noble, parce qu'il était moins répandu que le lapin, que son territoire était beaucoup plus grand et qu'il demandait en conséquence des chiens plus performants et faisait marcher davantage les chasseurs. Dès que le chien prenait la quête du lièvre, c'est-à-dire repérait son odeur, il allait jusqu'au gîte. Un bon chasseur ne tirait pas le lièvre au gîte mais le laissait partir, poursuivi par la meute. On le chassait d'ailleurs souvent avec une meute de 4 à 5 chiens.

Au chien d'arrêt, on chassait seul, tandis qu'au chien courant, on se mettait à trois ou quatre. Il faut préciser que, dans le temps, le gibier se reproduisait tout seul dans la nature. Le lâcher de gibier remonte à une vingtaine d'années, dû à la raréfaction du gibier « naturel ».

Proverbe occitan

Lo vent d'autan es ni pescaire ni cassaire.

Le vent d'autan n'est favorable ni à la pêche ni à la chasse.



VILLEMADE D'ANTAN



N° 72

Février 2012

La chasse (2)

Il y avait une autre chasse qui se pratiquait à Villemade, c'était celle des oiseaux, dont nous avons déjà parlé dans le n° 5 de décembre 2004. Nous n'y reviendrons donc pas, sauf pour dire qu'il y avait parfois des tensions entre les deux catégories de chasseurs, quand le ou les chiens passaient sur les lacets posés par les chasseurs d'oiseaux.

Quelques souvenirs:

Un chasseur, sentimental sans doute, va caresser une vache dans un pré et, en la caressant, il voit le lièvre au gîte au pied de la vache. Le lièvre part, deux coups de fusil aussi, mais le lièvre est manqué. C'est une autre qui le tuera.

Un autre se souvient de la manière de savoir si le lièvre est au gîte dans un pré où des dindons vont chercher leur pitance. Chaque fois que le lièvre est là, les dindons s'écartent et font un détour pour ne pas le déranger.

Il paraît que deux chasseurs, quand ils étaient jeunes, allaient faire des safaris aux lapins en voiture (à toit ouvrant) sur le terrain de foot, mais aucun lapin n'y a laissé sa vie.

D'autres se souviennent de chasse au furet (interdite, sauf autorisation spéciale, qu'ils n'avaient pas), surtout quand le furet ne voulait pas ressortir du terrier et qu'il fallait trouver un stratagème, par exemple le chatouiller avec un fil de fer barbelé!

Quatre chasseurs sont à une centaine de mètres d'une maison, le propriétaire est devant la porte, il vient de sortir le cochon pour qu'il prenne l'air. Un lapin déboule, un chasseur le tire et le tue. Au même moment, le cochon s'effondre, sous les yeux horrifiés de son maître qui se met à crier: «M'an tiat lo tesson, ils ont tué mon cochon!» Mais le cochon se relève bien vite, il n'avait eu qu'un moment d'émotion !

La chasse est un sport relativement dangereux puisqu'on se sert d'armes à feu. La société, depuis sa création en 1968, ne déplore que trois accidents sans trop de gravité. Mais son président, M. Taillefer, se blessa gravement à un pied à la Sauzière, son pays natal.

Une blague, assez répandue, paraît-il, dans le monde des chasseurs, s'est passée à Villemade, et pas qu'une fois: deux blagueurs font croire à un ami de Montauban qu'il y a un lièvre dans une vigne voisine. L'ami en question va voir, aperçoit effectivement le lièvre, il le tire, ce dernier fait un bond extraordinaire et dégage beaucoup de poussière: c'était un lièvre empaillé et rempli de plâtre ou de cendres!

Une autre histoire, aussi vraie qu'insolite: un villemadais bien pacifique circulait en cyclomoteur, un lièvre déboule et passe sous la roue avant. Le motocycliste tombe sans se faire trop de mal mais le lièvre est tué.

Un villemadais raconte: l'ancien propriétaire de sa maison avait la spécialité de chasser sans chien. Il se promenait avec son fusil attaché au cadre de la bicyclette. Il savait reconnaître où passait le gibier et où il gîtait, peut-être même qu'il le sentait. Il partait donc sans chien et, quelques temps après, on entendait un coup de fusil et il revenait avec un lapin ou un lièvre. Un autre se souvient que le même chasseur passe en vélo sur une route, il voit le lièvre au gîte dans un champ, il va chercher son fusil et revient tuer le lièvre. Il savait reconnaître la trace ou le gîte en fonction du vent, de la lune, de la période et de l'expérience (à une certaine période de l'année, le lièvre gîtait dans une vigne, à une autre période près d'une mare).

Il y avait dans la campagne des puits plus ou moins profonds et mal protégés. Le chien d'un chasseur est tombé un jour dans un puits profond et il a fallu aller chercher une échelle pour le sauver. Un autre, aujourd'hui décédé, nous a raconté: «Un soir de novembre ou décembre, j'étais seul avec mes deux chiens à la chasse aux grives du côté de Malgarnit (vers le gué de Piquecos). Je tue une grive qui tombe dans un puits de 4 mètres de profondeur (photo). Un des chiens voulant aller la chercher tombe dans le puits dans lequel il y avait 1 mètre d'eau et de vase. Je descends dans le puits, je patauge, je mets le chien sur mes épaules mais impossible de remonter. Je crie au secours mais la plus proche maison est au moins à 500 mètres et la nuit arrive. Il y avait bien de petits trous dans les buses mais pas assez gros pour y mettre mes bottes. J'enlève mes bottes et je commence à monter, deux ou trois fois le chien glisse de mes épaules et retombe au fond. À force, je suis arrivé à sortir en m'agrippant à une branche basse de sureau. Je suis resté un bon bout de temps assis sur une souche pour récupérer. Il me restait à traverser un grand champ labouré pour retrouver ma voiture dans la nuit tombée». Merci à JM Jouany, Paul Maurabis, R. Catusse et Titoy pour les renseignements qu'ils nous ont donnés.



Communication aux lecteurs de plus de 50 ans

Quand Villemade d'antan aura fini son tour d'horizon du passé à Villemade, il voudrait se rappeler que le Villemade actuel n'est pas fait seulement de ceux qui sont nés sur ses terres mais aussi de tous ceux qui, au fil des ans, sont venus s'y installer. Et nous voudrions, pour terminer notre belle aventure, leur donner la parole.

Alors racontez-nous comment cela se passait là où vous étiez il y a 50 ans ou plus : est-ce que c'était comme à Villemade ou différent ? Vous nous l'écrivez ou, si vous préférez le raconter, faite signe à quelqu'un de l'équipe : Christiane Boulais, Sylvie Mouillerac, Gisèle Coustaux ou Georges Marrou. Et, avec votre permission, nous le publierons dans les derniers numéros de Villemade d'antan.

Proverbe occitan

Una annada des tretze lunas, se as dètz vacas, garda ne qu'una. Quand l'année a treize lunes, si tu as dix vaches, n'en garde qu'une (parce que l'année sera mauvaise et que tu ne pourras pas nourrir tout ton bétail).



VILLEMADAIS D'ANTAN



N° 73

Mars 2012

Les vendanges (1)

En septembre ou en octobre, se déroulaient les **vendanges**. C'était plus festif que les battages, et moins fatigant. Elles duraient demi-journée ou la journée entière suivant la superficie de la vigne. « On avait deux vignes et on en avait pour la journée. On faisait le vin pour nous. C'était la boisson alcoolisée courante, il y avait en plus l'eau-de-vie, la prune à l'eau-de-vie ou le « guindoul ». Si on avait plus de vin que pour la consommation familiale, on le vendait. Tous les paysans avaient une vigne.

On s'entraidait avec les voisins immédiats et participaient aussi des membres de la famille. On se retrouvait une quinzaine dans la vigne. C'était une petite fête, les gens étaient contents de se retrouver.

On commençait vers 8 h ½, chacun avec son panier (en bois, puis en plastique) et son sécateur. »

« À midi, on revenait manger à la maison (ceux qui avaient la vigne loin mangeaient sur place). On vendangeait même s'il y avait une petite pluie (on ne pouvait pas se permettre de perdre la volaille qui avait été tuée la veille). On se mettait deux par rayon face à face. Si



dans les vendanges quelqu'un oubliait du raisin, on le « moustait », c'est-à-dire qu'on lui écrasait sur le visage le raisin qu'il avait oublié (évidemment, on ne le faisait pas aux personnes âgées et respectables, c'était un amusement de jeunes). Parfois aussi il y avait des grappes qui volaient. Quand on avait le panier plein, on appelait le videur qui le transportait jusqu'au fouloir au bout de la vigne, fouloir qui était placé sur un cuvier, lequel était sur une charrette tirée par des vaches ou des bœufs. Quand le cuvier était plein, on allait le vider à la maison dans la cuve, la « tina » (en bois ou en ciment) ou le foudre (« lo foudre », c'était une cuve fermée avec une petite ouverture sur le côté et un orifice sur le haut. En principe, le vin fait dans un foudre était meilleur parce que la fermentation se faisait mieux. Pour vider la vendange du cuvier, on se servait d'une casse, casserole avec un long manche. Pour certains cépages, on foulait avec les pieds. Les variétés de raisin que l'on cultivait étaient le Gros Noir, la Blanquette, le Meuzac, l'Othello, le Noah et les hybrides ».

Après le travail, il y avait le repas, un vrai repas de fête, préparé par la maîtresse de maison, parfois aidée par quelque parente ou voisine. Le menu type était : soupe au vermicelle, parfois pâté, poule farcie ou pot-au-feu, haricots secs, poulet rôti, salade, gâteaux secs (quelqu'un d'autre affirme qu'il n'y avait pas de dessert mais un autre se souvient de flans et de fruits), café et pousse-café. Le matin, il n'y avait pas de petit déjeuner, chacun allait à la vigne quand il arrivait. S'il fallait continuer les vendanges après-midi, on ne traînait pas trop à table au repas de midi mais, dans ce cas, il y avait le repas du soir (au menu duquel figurait souvent le macaroni au fromage, le macaroni ayant cuit dans le bouillon de poule) et là on prenait son temps.

Une fois dans la cuve, la vendange (moût et grappes mélangés) fermentait, bouillait pendant une petite semaine. Il fallait penser à bien nettoyer les barriques, à l'eau, en les secouant énergiquement et avec une chaîne à l'intérieur pour bien les décaper. On les soufrait et on transvasait le vin qui avait fini de bouillir de la cuve dans les barriques à l'aide d'un décalitre en cuivre. Des barriques mal lavées donnaient du vin « pic », aigre. Il pouvait s'aigrir aussi s'il n'était pas assez fort en alcool et ne résistait pas aux chaleurs de l'été.

Ce qui restait dans la cuve (les grappes et un peu de jus), on le pressait. Quelques agriculteurs avaient une presse à vin. Cela donnait un vin plus âpre que l'on ne mélangeait pas avec l'autre. Ceux qui n'avaient pas assez de vin pour l'année faisaient de la piquette : on ajoutait de l'eau et du sucre à du moût et on laissait refermenter. On faisait aussi du vin de pied : on mettait du moût à fermenter à part dans une barrique. Il était meilleur car il ne macérait pas avec les grappes. On parle de barriques, mais il faut distinguer la barrique proprement dite, qui contient 220 litres, la demie qui en contient 110 et le muid qu'on appelait ici le « transport » ou le « miot » et qui contenait 600 litres.

À la vieille lune de mars et pas un vendredi, (sinon, là aussi, il devenait « pic »), en évitant aussi le vent d'autan, on le soutirait, c'est-à-dire qu'on le changeait de barrique pour éliminer la lie en se servant d'un chaudron en cuivre, sans oublier de souffrir une nouvelle fois les barriques avec une mèche tarnaise (moins forte en soufre). Et on avait ainsi son vin pour toute l'année. À propos de vin pic, il paraît qu'il y avait des maisons connues pour en servir et qui profitaient même des grandes occasions comme les battages pour l'écouler !

Le château avait une vingtaine d'hectares de vignes, un peu partout dans la commune, au pied du château, à la place du lotissement actuel, sur le chemin de Lestang, sur le chemin de St Pierre, sur la route de Montauban. Les vendanges commençaient après la foire aux chiens de Lafrançaise (le dernier dimanche de septembre) et duraient trois semaines. Le videur ne portait pas les paniers mais avait sur le dos une hotte dans laquelle on vidait les paniers. Le cuvier était remplacé par des comportes sur une charrette à cheval. La comporte (une « semal ») est un récipient ovale en bois d'une centaine de litres environ muni de deux poignées. Les comportes étaient alignées au bout de la vigne et les videurs allaient y vider leur hotte.

Le raisin n'était pas foulé dans la vigne mais au moment de le mettre dans la cuve. Quand les charrettes portant les comportes arrivaient au château le long des quatre caves, un treuil soulevait chaque comporte au dessus des cuves et on la vidait dans le fouloir. Le régisseur était le grand organisateur des vendanges, aidé par les quatre maîtres-valets. Du personnel (25 à 30 personnes) était embauché, payé mais pas nourri, surtout des jeunes et il y avait de l'ambiance.

Il faut préciser que, pendant longtemps, on ne pouvait pas commencer les vendanges tant que le maire n'en avait pas arrêté la date. On appelait cela le ban des vendanges. Cette coutume a été supprimée en 1869. A cette date, le maire déclare que les vendanges sont libres, « chacun pourra commencer la sienne lorsqu'il le jugera à propos, mais les grappilleurs n'auront pas le droit d'entrer dans les vignes avant le 1^o octobre et nul ne pourra garder les bestiaux dans les vignes, y compris la sienne, avant le 5 octobre ».

Proverbe occitan

Aprèp la sopa, un còp de vin pana un escut al medecin.

Un verre de vin après la soupe vole un écu au médecin (l'empêche de gagner de l'argent parce qu'on n'aura pas besoin de le consulter).

° **A ceux qui ne sont pas nés à Villemade : racontez-nous comment cela se passait là où vous étiez il y a 50 ans ou plus. Est-ce que c'était comme à Villemade ou différent ? Vous nous l'écrivez ou, si vous préférez le raconter, faite signe à quelqu'un de l'équipe : Christiane Boulais, Sylvie Mouillerac, Gisèle Coustaux ou Georges Marrou. Et, avec votre permission, nous le publierons dans les derniers numéros de Villemade d'antan.**

° **S'il vous manque quelques numéros depuis que Villemade d'antan paraît, n'hésitez pas à nous les demander. Nous vous les fournirons gratuitement.**



VILLEMADAIS D'ANTAN



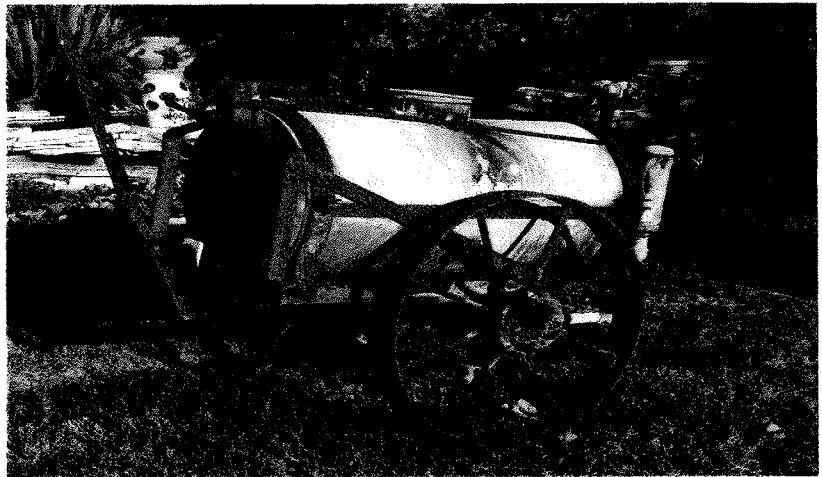
N° 74

Avril 2012

Les vendanges (2)
Le gel de 1956

Pour pouvoir vendanger de la bonne récolte, il y avait **le travail de la vigne** tout au long de l'année, et il fallait y être souvent. Après les vendanges, on rechaussait les pieds de vigne en y passant avec une charrue. Tout le travail attelé se faisait avec des vaches, parfois une seule ou un cheval. Pour pouvoir travailler correctement, on utilisait un joug plus court, ce qui permettait aux deux vaches de passer dans le même rang, ou un joug plus long, chaque vache passait alors dans un rang, ou un joug unique quand on travaillait avec une vache seule. On utilisait même parfois un timon courbé, un « astre tort » pour pouvoir travailler au plus près des souches. Durant l'hiver, il y avait la taille, différente selon les plants et qu'il ne fallait pas faire pendant la lune de février : pour les plants français, on laissait un bout à deux yeux et une tige beaucoup plus longue qu'on appelait la flèche ; pour les hybrides, on laissait deux ou trois bouts à deux yeux. Il fallait entretenir le palissage, remplacer des piquets, tendre les fils de fer, soit avec des tirants, soit avec une brique qui servait de contrepoids en bout de rangée. Quand la taille était terminée, on « fléchait », on attachait les flèches aux fils de fer. Au fur et à mesure de la pousse, on attachait les sarments, on éliminait les gourmands (enlever les gourmands le long du pied, cela s'appelait « demarcinquer », sans doute parce qu'on le faisait généralement au mois de mars). On passait dans les rangs avec des outils tirés par les vaches ou le cheval (cultivateur, canadienne) pour enlever l'herbe et travailler la terre. Ensuite on « décavaillonnait », on passait avec une charrue spéciale au ras des souches. Pour ce travail de haute précision (il fallait évidemment veiller à ne pas casser ou arracher les souches), on se mettait à deux, sauf si on avait des bêtes bien dressées, c'est-à-dire prêtes à s'arrêter dès qu'elles se rendaient compte que la décavaillonneuse accrochait une souche. S. se souvient : elle avait 12 ou 13 ans et elle avait la redoutable mission de mener le cheval ; fatiguée de se faire enguirlander par son père qui guidait la décavaillonneuse, elle a abandonné le chantier et son père a dû trouver une autre solution...

Et il fallait terminer le travail à la main, c'est-à-dire au « foussou » pour travailler ce que la décavaillonneuse n'avait pu atteindre. Et puis il y avait les traitements au cuivre contre le mildiou et au soufre contre l'oïdium. Avant la bouillie



bordelaise, qui est un mélange tout prêt de sulfate de cuivre et de chaux neutre, il fallait faire soi-même le mélange : on diluait des cristaux de cuivre dans de l'eau puis on ajoutait de la chaux vive. Ces traitements, il fallait les doser et les recommencer selon la vigne et selon le temps. On utilisait la pompe à dos ou la pompe tractée (photo) pour le cuivre et une pompe à soufflet pour le soufre. Il fallait travailler dur pour pouvoir savourer son vin tout au long de l'année. Aujourd'hui, il reste trois vignes exploitées sur Villemade...

Merci à Aimé et Elia Laporte, Claude Prieur, Mouillerac et Paul Maurabis pour les souvenirs qu'ils ont bien voulu égrener pour Villemade d'antan.

Le gel de 1956

Dans le registre du Conseil municipal, on trouve cette note, qui n'est pas un compte-rendu officiel mais plutôt un commentaire non signé, fait probablement par le secrétaire de mairie qui n'était autre que M. Bernard Taillefer, instituteur. « Durant la nuit du 1 au 2 février 1956, la température s'est brusquement abaissée à 12 ° en dessous de zéro et pendant 3 semaines les maxima de la journée ont été négatifs. Le dégel n'est intervenu que le 24 février après d'abondantes chutes de neige. La température la plus basse a été enregistrée le mercredi 15 février avec moins 22 °. Le Tarn était gelé d'une rive à l'autre en amont de la chaussée et, le jeudi 23 février, des villemadais se sont rendus à Lagarde en passant sur la glace. On y circulait même en vélomoteur. La couche avait 18 cms d'épaisseur. De nombreux arbres ont éclaté sous l'effet du froid et la totalité des cultures légumières a été détruite. On craint beaucoup pour le blé, les arbres fruitiers et la vigne dont le bois paraît gelé. Cet hiver semble être le plus rigoureux que l'on ait connu dans notre région depuis celui de 1709 de sinistre mémoire ».

M. Taillefer, le présumé auteur du texte précédent, savait de quoi il parlait puisque c'est lui qui a traversé le Tarn. Il paraît qu'on entendait craquer la glace.

Un spécialiste de plongée sous-marine, M. Panassié, est parti de Montauban et a nagé sous la glace du Tarn. Il est ressorti à Villemade en face de la maison Catusse. Les quelques enfants qui venaient à l'école faisaient du patin dans les rues du village ou de la luge dans la côte.

« Les blés ont gelé : il y en a donc eu très peu mais celui qui restait était joli. Les vignes taillées haut (les plants français) ont gelé. Les vignes taillées plus bas (hybrides) dont les rameaux se sont retrouvés sous la neige ont eu une petite récolte. Les pêcheurs ont souffert. Certains ont estimé qu'ils ne donneraient plus rien et les ont arrachés. D'autres ont eu une petite récolte parce que les arbres ont donné quelques pousses après le gel ».

« Tous les soirs, on sortait la pompe du puits et on la mettait à l'étable pour qu'elle ne gèle pas. On remplissait des réserves d'eau (pour les vaches et pour les humains). Dans la maison, l'eau gelait dans les seaux. Le vin gelait dans les barriques, il fallait enlever les bondes pour que les barriques n'éclatent pas. On a appris à se protéger des courants d'air dans les maisons en mettant des bourrelets aux portes et aux fenêtres. Même les pots de chambre gelaient. Là où il faisait bon, c'était à l'étable à cause de la chaleur animale et de la réserve de foin qui était au dessus ».

Quelques souvenirs particuliers : « Le matin du jour où il a fait - 20°, le jour était à peine levé, il faisait un brouillard très épais, je suis allé dans un champ vérifier un piège qu'on avait installé pour les pies, il faisait très froid, en plein brouillard je n'ai plus rien vu, j'ai eu peur ».

Un autre était militaire et pendant tout le mois de février il a construit un pont sur la Garonne : « À certains endroits il y avait 15 cms de glace et on travaillait jusqu'à 3 heures du matin, il faisait - 20° ».

Une villemadaise habitait à Montauban à l'époque, faubourg Toulousain. Elle se souvient avoir vu afficher la température de - 25° sur un grand thermomètre devant une poissonnerie à côté du pont Neuf. « Les canalisations d'eau étaient gelées. On m'envoyait chercher de l'eau à une fontaine sur le bord du Tarn, quai Poult, avec un escalier raide et très dangereux s'il y avait de la glace. Quand le dégel a commencé, les canalisations d'eau, qui étaient extérieures, éclataient en faisant de beaux jets d'eau ».

Merci à Gisèle Coustaux, Titoy, JM Wyremback, Ismin Baduel et R. Constans pour ce qu'il nous ont raconté.

Proverbe occitan

Lo que trabalha manja la palha, lo que fa res manja lo fen. Celui qui travaille mange la paille, celui qui ne fait rien mange le foin (celui qui travaille n'est pas toujours récompensé).



VILLEMADAIS D'ANTAN



N° 75 Mai 2012

La lessive et les lavoirs

Y avait-il des lavoirs sur la commune de Villemade ? En 1882, le Conseil municipal vote 320 F pour l'établissement d'un lavoir sur les berges du Tarn. Des travaux ont dû être commencés car, l'année suivante, les époux L. s'opposent à l'établissement de ce lavoir car le terrain leur appartiendrait. Quand le maire l'apprend, il fait arrêter les travaux et propose un dédommagement aux L. qui refusent. Le tribunal est saisi, les époux L. proposent que la mairie achète le terrain pour 450 F. La mairie accepte et on peut lire ce commentaire : « En présence des dispositions du sieur L., la commune a tout intérêt à terminer cette affaire le plus tôt possible ».

En 1888, 79 F sont votés pour la construction d'un lavoir dans le ruisseau du Mortarieu près du pont du village. A-t-il été fait à ce moment-là ? Probablement pas car, en 1933, le Conseil municipal décide la construction d'un lavoir sur le Mortarieu. Les anciens se souviennent effectivement de ce lavoir fait sous le pont sur la vieille route de Montauban dans les années 1950 : il s'agissait d'un petit barrage avec une pente cimentée qui a été démolie dans les années 70 (photo du pont mais sans le lavoir).

Villemade ne s'est jamais bien équipé en lavoirs parce qu'il y avait suffisamment de cours d'eau avec le Mortarieu, le Tarn et l'Aveyron. En plus des lessives ordinaires, une ou deux fois par an il y avait la grande lessive pour les draps. « On avait une grande lessiveuse avec une pomme d'arrosoir au milieu, et on faisait bouillir longtemps. Ça sentait bon. On frottait avec du savon sur une planche en pente qu'on appelait la « banca ». Mon père m'avait fait une petite banca ». « On faisait bouillir la lessive dans une lessiveuse pendant 2 ou 3 heures, avec du savon et une branche de laurier. Je n'ai pas connu l'époque où on faisait avec de la cendre.



On rinçait à la pompe ou au puits. S'il y avait beaucoup de lessive, des draps, on allait rincer au gué de Piquecos ou à la première maison après le pont de Bellerive chez un prénommé Jaquet. Pendant la guerre, on touchait du savon, rationné, qui était dur comme une pierre et qui n'était pas très bon. Mais on arrivait à en fabriquer : il fallait du suif, de l'essence de térébenthine et je ne sais pas quoi d'autre ». « Pour la lessive, on mettait le linge sale dans un grand cuvier avec de la cendre et on arrosait avec de l'eau bouillante. Cela durait un jour, un jour et demi. Une fois dans l'année, on lavait le draps. Pour rincer, on n'allait pas au Tarn, tout près mais aux berges abruptes, on allait au gué de Piquecos avec le cheval ». Le rinçage des draps se faisait donc à l'Aveyron, moins profond, qui avait des cales, des rampes d'accès où on pouvait descendre avec une charrette. Et on se servait du battoir avec lequel on battait vigoureusement les draps pour faire partir le savon et l'eau. On allait à Bellerive ou à Borde Haute ou au gué de Piquecos. Quelqu'un se souvient de sa grand mère qui jetait les draps comme un filet de pêche pour qu'ils puissent s'étaler sur l'eau. Et un jour la machine à laver le linge a été inventée... Quand la première a été achetée par une famille proche de Villemade, dans les années 1950, une ancienne se souvient que toute sa classe est aller la visiter !

Nous tenons ces souvenirs de Mme Casse et Mme Astoul, aujourd'hui décédées, de Mme Labryère et de Mme Solivères. Grand merci à elles.

Une villemadaise nous a communiqué ce **poème du tablier** qui, pour beaucoup, évoquera sans doute bien des souvenirs.

Te souviens-tu du tablier de ta grand mère ?

Le principal usage du tablier de grand mère était de protéger la robe en dessous.

Mais, en plus de cela, il servait de gant pour retirer une poêle brûlante du fourneau.

Il était merveilleux pour essuyer les larmes des enfants et, à certaines occasions, pour nettoyer les frimousses salies.

Depuis le poulailler,

le tablier servait à transporter les œufs,

les poussins à réanimer

et parfois les œufs fêlés qui finissaient dans le fourneau.

Quand les visiteurs arrivaient,

le tablier servait d'abri à des enfants timides.

Et quand le temps était frais,

grand mère s'en emmitouflait les bras.

Ce bon vieux tablier faisait office de soufflet, agité au dessus du feu de bois.

C'est lui qui transbahutait les pommes

et le bois sec jusque dans la cuisine.

Depuis le potager, il servait de panier pour de nombreux légumes ; après que les petits pois aient été récoltés, venait le tour des choux.

En fin de saison, il était utilisé

pour ramasser les pommes tombées de l'arbre.

Quand les visiteurs arrivaient de façon impromptue, c'était surprenant de voir avec quelle rapidité ce vieux tablier pouvait faire la poussière.

À l'heure de servir le repas,

grand-mère allait sur le perron agiter son tablier

et les hommes aux champs savaient aussitôt qu'ils devaient passer à table.

Grand-mère l'utilisait aussi

pour poser la tarte aux pommes à peine sortie du four sur le rebord de la fenêtre pour qu'elle refroidisse.

Il faudra de bien longues années avant que quelqu'un invente quelque objet qui puisse remplacer ce bon vieux tablier qui servait à tant de choses.



Proverbe occitan

La primiera annada, nas a nas ; la segonda, braç a braç ; la tresième : « Tira-te, vièlh embarras ».

La première année (du mariage), on se regarde dans les yeux,

la deuxième on se tient par le bras,

la troisième on lui dit : « Va-t-en, vieil embarras ».

° A ceux qui ne sont pas nés à Villemade : racontez-nous comment cela se passait là où vous étiez il y a 50 ans ou plus. Est-ce que c'était comme à Villemade ou différent ? Vous nous l'écrivez ou, si vous préférez le raconter, faite signe à quelqu'un de l'équipe : Christiane Boulais, Sylvie Mouillerac, Gisèle Coustaux ou Georges Marrou. Et, avec votre permission,



VILLEMADAIS D'ANTAN



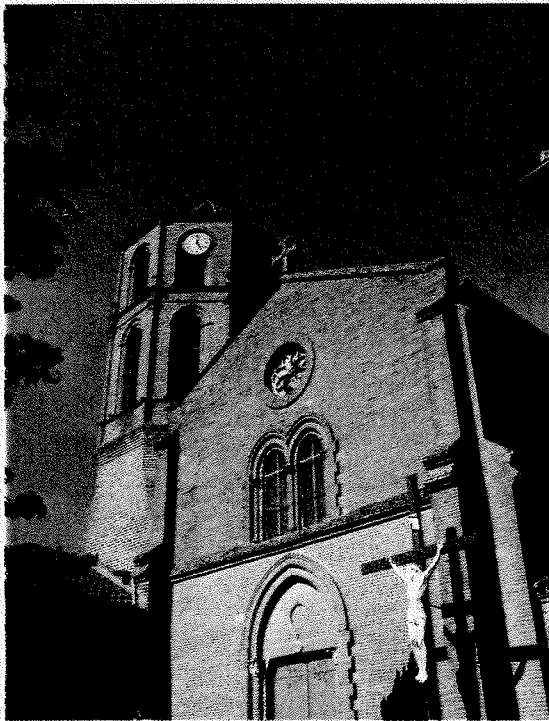
N° 76

Juin 2012

Patrimoine bâti 1

Intéressons-nous au patrimoine bâti de la commune. Nous avons déjà parlé du château (voir Villemade d'antan n° 33), des séchoirs à tabac (n° 46 et 47). Au sujet de **l'église** (dont nous avons déjà parlé dans les n° 34 et 35), voici quelques informations complémentaires.

En 1839, le conseil municipal reçoit et approuve une demande faite par le conseil de fabrique de l'église et du desservant « d'agrandir l'église en la prolongeant sur le devant ». Cela n'a pas été fait mais une église neuve sera construite quelques années plus tard. Le 12 juin 1864, c'est la pose de la première pierre de l'église, dont la reconstruction a été votée par le conseil municipal le 10 juin 1862 avec un emprunt de 8000 F. (qui occasionnera une augmentation d'impôts !). Pour la pose de la première pierre, sont présents trois chanoines de Montauban et aussi M. Castex curé, Jean Boyer maire, Jean Gineste adjoint, quelques délégués des conseils municipal et de fabrique et « presque toute la paroisse » (Le conseil de fabrique avait pour fonction d'aider le curé dans la gestion des biens d'église). Un chanoine fait « un discours très édifiant sur le sens mystique de cette pierre », bénit la pierre, le maire fait un discours et scelle la pierre.



En 1873, le Conseil municipal décide la construction d'un mur devant la porte de l'église. En 1874, il approuve un projet de sculpture de 5 pierres sur la façade principale de l'église et de 6 à l'intérieur par le

sculpteur Léon Thermaux pour 145 f.

La même année, il approuve un projet d'étude de redonner au clocher sa flèche primitive « démolie à l'époque de la révolution de 1793 » mais ce projet est resté dans les oubliettes.

Les maisons

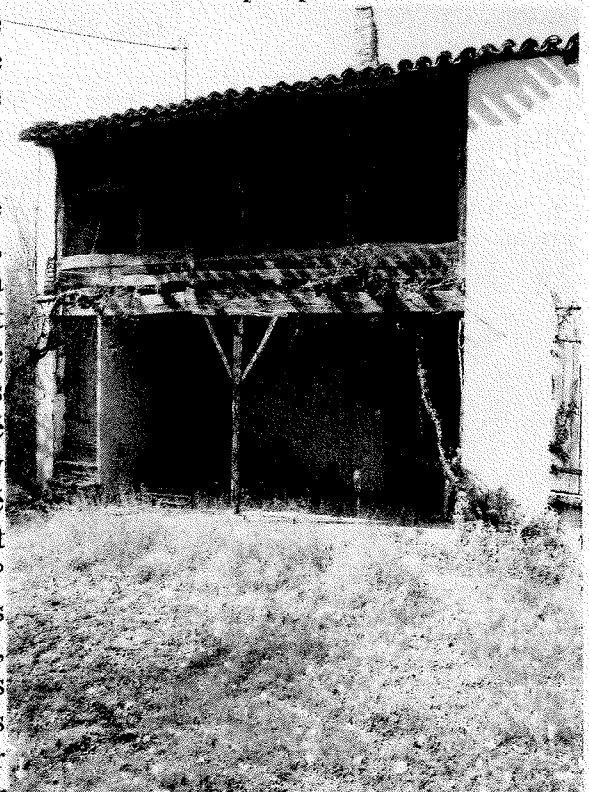
Comment étaient les maisons des petits paysans (la quasi-majorité de la population) jusqu'au 18^e siècle ? Il n'en reste évidemment aucune, au moins en l'état, mais nous pouvons en avoir une idée grâce à la description que nous en fait M. Charles Mounié dans « Le Sud-Quercy de l'Honor de Cos » : murs de torchis ou de briques crues fabriquées sur place, charpente en bois, couverture de chaume (paille de seigle). Une simple cloison de planches sépare l'espace réservé aux animaux et celui réservé aux hommes. L'unique pièce habitée est sombre : une seule petite ouverture fermée avec une peau d'animal. Le sol est de terre battue. L'évier est une simple pierre taillée et posée sur le sol et l'eau s'écoule dans l'enclos du cochon. Quelques niches et quelques étagères. La cheminée n'a pas de côtés et le feu est à même le sol. Les ustensiles sont en bois, l'éclairage est la lampe à huile, le « calel ». Les meubles sont une table, des bancs, un lit, des bas-flancs. Au musée de plein air du Quercy de Cuzals dans le Lot, on peut voir la reconstitution d'une maison de cette époque.

La maison classique des paysans pauvres au 19^e siècle et jusque dans la deuxième moitié du 20^e comportait un « balet » (un auvent fermé par un muret dans lequel on mangeait et faisait la vaisselle en été), une pièce-cuisine avec la cheminée et éventuellement un ou deux lits pour les grands parents et arrière grands parents, une chambre à coucher, l'étable qui jouxtait la cuisine avec une

porte de communication entre les deux, un chai, un hangar et des petites étables pour le cochon, les poules et les lapins. Il y avait aussi le grenier pour stocker le blé et souvent une galerie au dessus du « balet » qui servait à faire sécher l'oignon et l'ail. Sans oublier les toilettes installées en dehors de l'habitation.

Beaucoup de ces maisons ont été transformées ou démolies. Il en reste quelques unes, habitées ou non, dont on peut reconnaître la forme ancienne : une au départ de chemin de Pradès (voir la photo), une autre au 154 rue des Écoles et deux autres sur la route de Falguières au n° 917 et au n° 1349).

Quand on demande à un villemadais possesseur d'une vieille maison en quelle année elle a été construite, sauf exception la date est inconnue, et la réponse la plus courante est qu'elle a au moins 200 ans. On peut quand même préciser la réponse grâce au cadastre de 1827 qui se trouve à la mairie. On est sûr que les maisons qui ne figurent pas sur ce cadastre ont été construites après 1827. Par contre, pour celles qui y figurent, on n'est pas certains qu'elles n'aient pas été démolies et reconstruites après cette date. On peut donc affirmer que les maisons anciennes datent du 19^e siècle et les plus anciennes du 18^e. Toutes les maisons anciennes ont été, au cours des ans, modifiées, transformées, agrandies, surélevées, au gré des besoins et des possibilités financières des intéressés, sans parler de toutes celles qui ont été démolies soit par l'inondation de 1930, soit par l'usure du temps, soit par décision humaine.



Jusqu'au début du 20^e siècle, les maisons étaient construites pour la plupart directement en terre crue . La terre était prise sur place (ce qui explique qu'on trouvait souvent et qu'on trouve parfois encore des mares à proximité des maisons, c'était l'endroit où l'on avait pris la terre pour la construction), elle était mouillée et mélangée à de la paille ou à l'enveloppe des grains de blé (les « atses »), on la malaxait avec les pieds (ou on le faisait faire par un animal, vache ou autre) et on édifiait le mur en se servant d'une fourche, tout en faisant des pauses pour que la terre sèche. Le mur était large à la base et s'amincissait en montant. C'est ce qu'on appelait le « palhabart », le torchis. Avec le temps et le progrès, avec la terre préparée de la même façon, mais un peu plus liquide, on a fabriqué des briques à l'aide d'un moule. J. Contrasty se rappelle en avoir fabriquées avec son père pour construire un four. Et puis on a ajouté des fondations et des piliers en briques cuites (qui résistaient mieux à l'humidité et aux inondations), et aussi des rangées de briques cuites au milieu des rangées de briques crues (cette rangée de briques cuites freinait l'eau de pluie qui ainsi usait moins la terre crue). Pratiquement toutes les maisons antérieures à 1950 ont, en tout ou partie, des murs en terre. Évidemment, les maisons plus riches étaient construites en briques de terre cuite.

Proverbe occitan

Val mai pichon degordit que grand estordit.

Il vaut mieux un petit dégourdi qu'un grand étourdi.



VILLEMADE D'ANTAN



N° 77

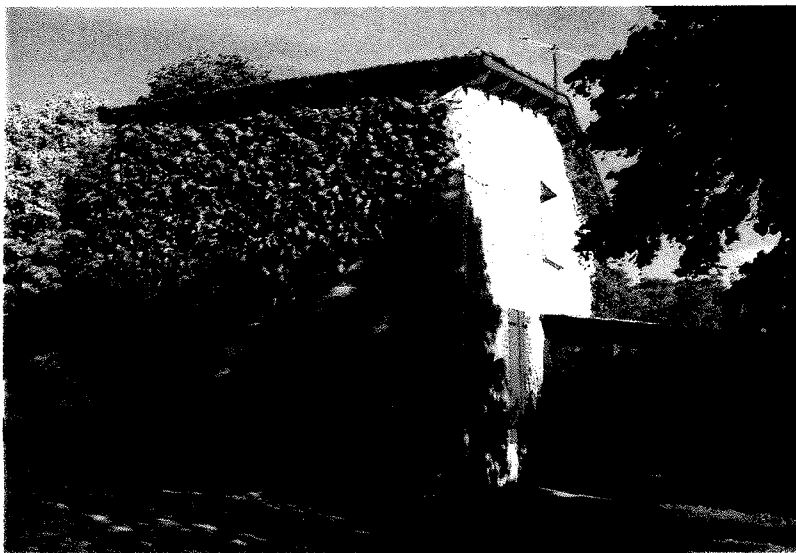
Septembre 2012

Patrimoine bâti (2)

Dans le précédent numéro, nous avons parlé des matériaux de construction des anciennes maisons de Villemade : le pailhabart, les briques en terre crue ou cuite. Un autre matériau était utilisé pour les hangars : des planches, souvent irrégulières, qui remplaçaient une partie des murs. Ce matériau a été aussi utilisé pour un certain nombre de séchoirs à tabac, mais avec des planches plus régulières.

L'inondation de 1930 a occasionné des ravages dans la région et dans notre commune (Villemade d'antan n° 11 à 14). Presque toutes les maisons qui ont été inondées ont été détruites et ont été reconstruites après 1930 : on les reconnaît à leur mur en pierres, insolite dans notre région. Certaines n'ont pas été reconstruites à la place exacte de l'ancienne mais à un endroit plus élevé à proximité ou carrément à un autre endroit, par exemple deux, du Palais, sont passées sur le bord de la route de Bordeaux au n° 840 et n° 541. Une autre, n° 765, chemin de Borde Haute a été reconstruite un peu à côté et, à cause d'un chemin à respecter, il a fallu la construire sur le puits. Quelques unes, remplaçant des bâtisses importantes, ont été reconstruites de façon « importante » (ancienne maison Padié sur la route de Bordeaux et Bellerive au n° 3770 de la même route et aussi celle du n° 1340 chemin de Pradès), sans parler de celle du 150 chemin de Raxol reconstruite grâce au don d'un journal parisien « l'Ami du peuple » en faveur d'une famille nombreuse.

On a aussi distribué des **baraquements** en bois à ceux qui n'avaient plus de maison et qui n'avaient



pas de solutions d'hébergement. Il en reste un au 884 chemin de Lestang mais qui a été habillé de parpaings. Des baraquements en dur ont été également construits : un à Pradès pour héberger les ouvriers qui travaillaient à l'extraction du sable de l'Aveyron pour la reconstruction et qui n'existe plus, un autre au 225 chemin de Pradès, (voir photo) construit en parpaings, qui existe toujours même s'il a été modifié, qui a une pièce avec une cheminée, des étables à cochon et un étage auquel on accédait par un escalier extérieur. Un autre encore est situé en face de

n° 702 vieille route de Moissac : s'agit-il d'un baraquement qui remplaçait une maison détruite ou simplement un abri pour le bétail ?

Dans le numéro précédent, nous avons fait allusion aux toilettes qui étaient construites en dehors de la maison. Voici ce que racontait une ancienne villemadaise qui aurait aujourd'hui 98 ans. « Il n'y avait pas de toilettes dans la maison, même pas de cabane à l'extérieur. On allait dans la nature. Il y avait une plante qui servait de papier hygiénique : elle avait de grandes feuilles douces et on l'appelait le « pepoli ». Personne n'a pu nous dire le nom français de cette plante bénéfique.

Deux octogénaires nous racontent comment était le bourg il y a 80 ans environ. Accolée à l'église, on trouvait la maison Unal, épicerie (plus anciennement café), puis le logement du postier, la poste, le presbytère Dans un compte-rendu du conseil municipal de 1876, il est question d'un

maréchal-ferrant, Montagnac, à côté du presbytère. À l'angle (là où sont les logements HLM) il y avait la ferme Barthe, faite d'une toute petite maison d'habitation, d'une étable, d'un hangar et d'une petite cour (voir photo). En face, tout le long de la place, on trouvait la maison Brulis, qui était aussi une ferme avec des étables au rez-de chaussée et l'habitation au dessus avec une immense cuisine. M. Adrien Contrasty l'a achetée, a démolie et reconstruit la partie côté vieille route de Bordeaux. Il y a logé une tante : J. Contrasty se souvient qu'elle élevait des oies et allait les garder dans des chaumes des alentours.

Vieille route de Moissac, au n° 46, on trouve la maison du tonnelier (et aussi sabotier) Garrigues, qui est devenue par la suite épicerie et café. Avant le tonnelier, il y avait là une entreprise de sciage mécanique et de charronnage, Jean Mispoulet. Le château était comme aujourd'hui avec en plus une série de chais le long de l'allée menant au château. De l'autre côté de l'allée, la maison actuelle y était, logement d'un ouvrier du château. En face, de l'autre côté de la rue, au n° 29, il y avait un réparateur de vélos, M. Chenard.

A l'angle de la place du monument aux morts, habitaient M. Forest, maire du village, et sa femme qui était presque infirme : elle se déplaçait à tous petits pas et allait tous les matins à la messe, sans oublier, en hiver, sa chaufferette. Lui, tous les matins, se rendait avec son cheval et sa carriole à sa ferme de Belle Rive (route de Bordeaux, sur le bord de l'Aveyron). Dans un temps plus ancien, à la place du Monument, il y avait le logement et l'école des sœurs.

De l'autre côté du Monument, à la place de la maison n° 87, il y avait la maison Foissac, forgeron, maréchal-ferrant, avec un travail pour ferrer les bœufs (le travail est un bâti en bois qui permet d'attacher et de soulever l'animal pour lui mettre les fers aux pieds plus facilement). Puis la maison Bedel, où habitait un cantonnier. Puis la maison Marconnier, sabotier et coiffeur. Puis la maison Amaré. Quand M. Marconnier a cessé son activité, il a vendu sa maison à M. Amaré. C'est là qu'un incendie a éclaté dans la nuit du 8 au 9



décembre 1952, dû, paraît-il, à une couveuse. Le 16 décembre, le Conseil municipal félicite les sapeurs pompiers de Montauban pour la célérité et le dévouement dont ils ont fait preuve à cette occasion, mais la maison ne s'en est jamais relevée (on peut admirer le linteau de la porte en ovale).

En remontant la rue de la mairie, au n° 53, on trouvait (elle y est toujours) la maison Belloc qui est devenue Pachin puis Bourdoncle. En face, il y avait l'épicerie-café Garrigues (Marie Garrigues faisait aussi cuisinière, demandée pour les mariages et autres fêtes) avant qu'elle émigre chez le tonnelier vieille route de Moissac. La boulangerie existait à sa place actuelle, tenue par M. Vern puis M. Segouffin. Comme aujourd'hui, mais dans de vieux bâtiments, il y avait le café qui faisait aussi épicerie : c'était la maison Bournet, qui est devenue Delbreil et aujourd'hui le café des Sports. Entre la boulangerie et le café, à la place de la poste actuelle, il y avait, appartenant au café, un passage couvert qui permettait de jouer aux boules quand il faisait mauvais temps. En revenant vers l'église, il y avait l'école puis la mairie (là où est la bibliothèque) et le logement de l'instituteur (là où est la cantine et l'école de musique). En face, se situait un hangar qui était l'arrière de la maison Garrigues. Sur la façade de l'ancienne mairie, on peut lire la date 1900. Avant cette installation, il y aurait eu là un marchand de graines.

Proverbe occitan

Si los omes trissan pas las armas, las armas trissaran los omes

Si les hommes ne détruisent pas les armes, les armes détruiront les hommes (parole d'Einstein en occitan sur une grange du Larzac)



VILLEMADAIS D'ANTAN



N° 78

Octobre 2012

Patrimoine bâti (3)

Terminons la description du bourg (commencée dans le n° précédent) tel qu'il était il y a 80 ans et avant. Dans la rue des Écoles, au n° 7, on trouvait la maison Ouvrié Clément avec deux vieilles maisons l'une devant l'autre, la première sur la rue qui était le commerce, avec un escalier en bois qui desservait un grenier et la seconde qui était la maison d'habitation, avec le jardin comme aujourd'hui, et les toilettes dans le jardin. La première maison a été remplacée vers 1950 par une maison à étage en briques cuites, construite par un maçon de Montauban nommé Déjean (qui a construit à la même époque deux autres maisons dans Villemade). En face (là où est la mairie actuelle) un grand hangar servait d'entrepôt pour le commerce Ouvrié avec un jardin côté café. Entre le café et le chemin du Fossé, on trouvait un grand jardin avec de la volaille et des lapins (tout le long de ce chemin, derrière les maisons du village, on trouvait également des jardins). En face du café : l'école, d'abord celle des garçons puis, séparée par un mur, celle des filles avec un pigeonnier. Puis au n° 85 la maison Benet, forgeron et maréchal-ferrant, donnant sur la place du Poids public. Au bout de la rue des Écoles, après le cimetière, au n° 154, il y avait la maison de Justin Serres, charron, avec son « balet » et sa galerie. Dans le talus qui descend à l'actuelle salle des fêtes, il n'y avait pas de chemin mais la maison Boyer, dit Foudousque (la mémé faisait la vaisselle avec des feuilles de figuier et allait chercher l'eau sur la place de l'Église). Et à la place de la salle des fêtes, il y avait une vigne.

A l'entrée du chemin du Fossé, au n° 149, la maison Ouvrié Armand (voir la photo) offre une très belle façade de terre. De cette maison un chemin, parallèle au chemin du Fossé, allait jusqu'à l'entrée du cimetière. Il longeait une mare. Mais il était envahi par les ronces et n'était plus utilisé.

Le village était moins pimpant qu'aujourd'hui. Il n'y avait pas de trottoirs (ils ont été faits en 1936-37) et les rues n'étaient pas goudronnées. Il paraît même qu'il y avait pas mal de ronces un peu partout.



Si on remonte 100 ans plus tôt (d'après le cadastre de 1827), le village ressemble en partie à ce qui vient d'être décrit, à quelques différences importantes près : d'abord l'emplacement du café actuel est vierge de toute construction ; et à la place de la mairie et de la cantine actuelles, il y a « divers bâtiments », dont un magasin (vente de graines?), appartenant à la famille Reygasse. Dans les années 1890, ce négoce est en faillite, la mairie achète en 1896, pour 7750 F, l'ensemble des bâtiments et reconstruit à cette place la mairie et le logement de l'instituteur. C'est ce qui explique la date figurant sur l'ancienne mairie « 1900 ». Mais où était la mairie avant 1900 ? Personne ne sait répondre avec certitude à cette question : peut-être du côté du Monument aux morts.

Quittons maintenant le bourg et partons à la campagne, d'abord **la route de Falguières** (si vous avez quelque difficulté à situer les différents chemins de Villemade, reportez-vous au n° 65 de Villemade d'antan où figure un plan de la commune).

Au n° 20, à l'entrée du village, une octogénaire nous raconte « C'est la mère de ma grand-mère qui l'a achetée, c'était une maison basse et mon grand-père l'a fait surélever et fait construire le galetas (voir la photo). Je suis née dans une maison voisine chemin Peraudy n° 325, qui a été arrangée depuis (ces deux maisons remontent donc au moins à 1850). A l'origine, ma maison avait (et a toujours) un « balet » qui était soutenu par des piliers en bois et qui avait un évier. Deux autres pièces ont servi jusque dans les années 20 de bureau de tabac (où on ne vendait que du tabac à fumer ou à priser, mais pas de cigarettes) et aussi de local pour coiffeur et cordonnier. Il y avait aussi une étable, un chai et le hangar, plus le puits (dont le dessus a été à peine modifié) ».



Au n° 224, on aperçoit une maison à étage en briques cuites avec des fenêtres de grenier en forme de croix et des trous « barriés » (c'est dans ces trous que l'on glissait les « barres », les poutres qui portaient l'échafaudage pendant la construction). Cette maison a été accolée à une maison plus ancienne en terre crue avec son « balet ». La maison en briques cuites a été construite au début du 20^e siècle grâce à un membre de la famille qui avait un four à briques à Rouzet, sur la route de Molières.

Au n° 377, la ferme et le pigeonnier auraient entre 200 et 250 ans. La ferme avait une cuisine avec « balet », deux chambres, l'étable et deux hangars. La maison neuve date de 1948 (bâtie par le

même maçon que celle de Clément Ouvrié au village).

Au n° 659, la maison date-t-elle de la même époque que le pigeonnier (1737) ? Elle a été probablement faite en deux fois, d'abord la partie basse puis la partie à étage avec une terrasse. Cette maison devait appartenir à des gens aisés (sans doute une famille bourgeoise de Montauban), puisqu'elle avait un théâtre, avec une scène, des décors et des fauteuils en velours. A signaler que, derrière la maison, il y a des mûriers plantés par les arrière-grands-parents d'un des propriétaires actuels, dans les années 1880.

Au n° 1018, à côté d'une ferme ancienne, on peut admirer un bel ensemble de dépendances : soullarde, petites étables (lapins, poules, cochons) qui portent le nom occitan d' « establòns », avec un séchoir à tabac.

Au n° 1110, subsiste une cloison de hangar en planches.

Au n° 1349, on pourra apercevoir en contre-bas, deux vieilles petites fermes, qui ont été occupées au moins jusqu'à la guerre de 1939-45.

Au n° 1507 et n° 1586, deux anciennes grosses maisons ont été refaites dans les années 1960.

Au n° 1707, un pigeonnier dont la date de construction est inconnue est ce qui reste d'une ferme importante qui se trouvait là.

NB Une lectrice nous communique : route de Moissac, en face du n° 702, la construction actuelle, près d'un champ de pruniers, a bien remplacé une maison détruite par l'inondation de 1930 mais il ne s'agit pas d'un baraquement de dépannage, c'est une construction bâtie un peu plus tard (voir le n° 77 de septembre).

Proverbe occitan

Qun lenga a, a Roma va .

Qui a de la langue va à Rome (celui qui sait demander obtient le renseignement)



VILLEMADE D'ANTAN



N° 79

Novembre 2012

Patrimoine bâti (4)

Nous arrivons au bout de la **route de Falguières**, au n° 2000, où nous trouvons une maison imposante (voir la photo) avec dépendances et maison du maître-valet (une partie a été démolie), pigeonnier et ancien cimetière protestant. Dans une dépendance, on trouve un ancien four à pain et, sur les murs de cette dépendance, des inscriptions qui pourraient être des messages codés utilisés par la Résistance. La maison était occupée par une famille qui a donné des pasteurs à la communauté protestante de la région (on peut voir au cimetière une tombe du pasteur Carayon). Un ancien se souvient que, dans les années 1930, la propriétaire était la seule femme de Villemade à conduire une automobile et une voisine se rappelle avoir participé à une inhumation (la dernière) dans le petit cimetière. Un détail

curieux : les murs de la maison sont en brique cuite sauf le dernier mètre, sous l'avant-toit, qui est en briques crues.

Sur le cadastre de 1827, la route de Falguières actuelle se nomme, jusqu'au chemin St Pierre « chemin de Villemade au port de St-Pierre » et, après le chemin St-Pierre, « chemin de Villemade à Falguières ».

Elle dessert à cette époque 17 maisons : le n° 20, une maison sur le terrain de foot

qui n'existe plus, les n° 377 et 659 ; entre le chemin St-Pierre et le chemin du Gué : 4 constructions à droite (dont le n° 1018) et 3 à gauche ; après le chemin du Gué : à l'emplacement du n° 1349 il y avait 3 maisons ou 3 bâtiments, au n° 1586 il y avait une construction mais pas au même emplacement que l'actuelle, enfin les n° 1707 et 2000 existaient déjà.

Le chemin Saint-Pierre actuel s'appelait en 1827 « chemin de Villemade au port Saint-Pierre » et desservait 7 maisons : n° 487, n° 524, une autre un peu plus loin qui n'existe plus, 3 autour du n° 680 et enfin celle du bout du chemin n° 1039.

Au départ du **chemin du gué de Piquecos**, à partir de la route de Falguières, il y avait sur la droite un chemin qui desservait les 3 petites bâtisses que l'on voit encore. Au n° 651, à la place de la maison actuelle rebâtie en 1930, il y avait une grande maison d'une vingtaine de pièces. Les ruines qui sont encore debout sont les restes de la maison des maîtres-valets. Cette propriété appartenait jusqu'à la fin du 19° siècle à la famille Duc-Lachapelle, famille bourgeoise de Montauban. Cette même famille était propriétaire du château de Piquecos et d'un certain nombre d'autres propriétés, à Villemade et ailleurs. Au 18° siècle, la famille Duc, que l'on appelait aussi Lachapelle, pour la distinguer des autres familles Duc, habitait sur le Plateau à Montauban (que l'on a appelé à une certaine époque le Plateau de M. Duc). Le chef de famille était receveur des finances. Son fils, né en 1765, a été astronome à Paris et a fait construire un observatoire sur la maison du Plateau (aujourd'hui démolie). Un M. Duc a été maire de Montauban sous le 1° Empire, en alternance avec le baron de Mortarieu. Il a acheté le château de Piquecos que sa famille a gardé jusqu'en 1895



(renseignements puisés dans le livre « Le vieux Montauban » de Robert de Mentque).

En 1827, ce chemin desservait seulement 2 maisons, celle du n° 651 avec une construction importante, et une autre au croisement du chemin des Martinettes : cette maison n'existe plus et le **chemin des Martinettes** n'existait pas encore.

Le **chemin de Terrefort**, en 1827, desservait une ferme perdue au milieu des terres entre ce chemin et le chemin St Pierre au lieu-dit Pescayrol.

Sur le **chemin de Nauze-Longue**, en face de la maison n° 769, se trouvait une maison aujourd'hui démolie où habitait un guérisseur. Plus loin en allant vers Falguières, sur la droite, se trouve une *vieille maison inhabitée qui a été achetée par l'arrière-grand-père d'une villemadaise actuelle* vers ou avant 1880 et a été modifiée à ce moment-là. En 1827, on ne comptait que 2 maisons sur ce chemin : les n° 877 et 1390.

Le **chemin des Bergeronnettes** ne portait pas encore de nom en 1827 et avait une seule maison à l'emplacement du central téléphonique.

Le **chemin de Peraudy** avait en 1827 2 maisons, l'une au n° 325, toujours là, et l'autre, qui n'est plus là, au croisement du chemin des Bergeronnettes (il en reste un petit hangar en terre qui a servi, un temps, de vestiaire pour les footballeurs).

Chemin de Borde Haute, au n° 614, nous trouvons une des rares maisons de la plaine qui n'a pas



été démolie complètement en 1930. Presque au bout du chemin, une grosse maison de maître a également résisté mais a été démolie par la suite, et tout à fait au bout la ferme de Borde Haute, n° 1335.

Cette dernière ainsi que celle du n° 614 sont les seules à figurer sur le cadastre de 1827.

Le chemin s'appelait à ce moment-là « chemin de Rau au Gal » (en occitan, le gal signifie le gué, on peut donc en conclure qu'au bout de ce chemin il y avait un gué).

Après Borde Haute, le chemin se prolongeait sous le nom de « chemin pour l'exploitation du domaine de Gironde », du

nom du propriétaire de la ferme (un vicomte de Gironde était maire de Montauban en 1826, au moment où Ingres a livré son tableau « le vœu de Louis XIII » pour la cathédrale).

Sur le **chemin de Raxol**, il y avait seulement 2 maisons en 1827 : les n° 150 et 485.

Chemin de Lestang, au n° 245, on trouve une ancienne grosse ferme. Un peu plus loin, au *carrefour du chemin du Maillet*, il y avait une *vieille maison en terre avec « balet »*, démolie en 2000, mais il reste le puits, rénové. Au n° 850 (voir photo), une maison a été construite de façon originale en 1933-34 par le maçon Adrien Contrasty. Il y avait une vieille maison, il a bâti tout autour, puis a fait le toit et ensuite a démoli la vieille maison et complété la construction, tout cela pour permettre à la famille d'être logée pendant la construction (le même maçon a construit aussi deux autres maisons vieille route de Moissac au n° 422 et au n° 484). Au n° 1520, nous avons une maison toute en terre, briques pour la façade et « pailhabart » pour tout le reste, y compris les fondations, mais la maison a été « rhabillée » de sorte que la terre n'est plus apparente et que le petit « balet » a disparu. On pourra aussi admirer une belle maison de briques cuites au n° 1907 chemin de la Pouzaque.

NB Un lecteur nous communique : au n° 20 de la route de Falguières (cf notre précédent numéro) il y avait, vers 1950, un dépôt de pain pour un boulanger de Lafrançaise.

Proverbe occitan

Lo mal del dit al còr se met

Le mal au doigt se met au cœur (est très douloureux)



VILLEMADAIS D'ANTAN



N° 80

Décembre 2012

Patrimoine bâti (5)

En 1827, le chemin de Lestang bifurquait sur la gauche avant le Mortariou (sur lequel le pont n'existait pas) puis repartait sur la droite pour rejoindre le pont du chemin de la Pouzaque. Jusqu'au Mortariou, existaient 5 maisons : une qui n'existe plus à l'emplacement du lotissement, les n° 488, 801 et 980 ; près du Mortariou, chemin de la Pouzaque, une ferme dont il ne reste que le pigeonnier en ruine ; du Mortariou à la départementale 2 maisons, une qui n'existe plus, au lieu-dit la Mouline, à la bifurcation d'un chemin qui dessert les champs d'arbres fruitiers et l'autre au n° 2168.

Sur la route de Bordeaux

Au n° 5, un petit hangar servait d'écurie pour les chevaux qui halaient les barques sur le Tarn, il doit donc dater au moins du 18^e siècle et on y trouve de vieilles portes et fenêtres. Pourtant, il n'y a pas trace de mangeoires et d'attaches, ce qui est étonnant pour un bâtiment qui devait accueillir des animaux de trait. Il se trouve, avec d'autres bâtiments de ferme, sur la commune de Montauban car la limite entre Montauban et Villemade passe entre la ferme et la maison d'habitation.

Au n° 514 la maison avait la forme ancienne classique : « balet », pièce à vivre avec lit, une chambre, étable, chais, hangar mais a été transformée en 1966, avec une particularité (toujours actuelle) : toit à 3 pentes (ça faisait plus « luxe »).

Au lieu-dit les Places, on pourra admirer une grosse maison en briques cuites nichée dans la verdure.

Au n° 3770, la maison principale date de 1930, elle appartenait à M. Forest, à la place d'une maison de maître. Les deux annexes devant datent de 1820-1830 et le pigeonnier est plus ancien. Il y avait aussi, aujourd'hui démolis, un four à pain et un hangar de 1817 (date qui a été retrouvée sur une poutre). C'était anciennement un relais de postes avec possibilité de restauration.

Proche du chemin de Villevieille, sur le bord du Tarn, se trouvent

un pigeonnier à peu près en état et une maison en ruine (voir photo), au milieu des ronces et des bambous. La maison daterait du 17^e siècle et avait dans le temps une très belle façade, qui, autant qu'on puisse le voir à travers les arbres et les ronces, a été défigurée. Un incendie récent n'a fait qu'accélérer l'état de ruine.

En 1827, il y avait en tout 10 constructions sur la grande route : les n° 5, 541, une en face du n° 804 qui n'existe plus et qui était une ferme du château, le n° 715, une autre qui n'existe plus avant le chemin Saint-Hippolyte, les Places, le n° 1519, la maison Gleyze, le n° 2515 et le n° 3770.

Chemin Jean Boyé, au n° 79, la maison est ancienne, les murs intérieurs sont en « pailhabart », les



murs extérieurs en briques de terre crue. La grande cheminée est restée en l'état. Il y avait l'étable attenante à la salle de séjour, puis une grange, et un chais à l'arrière. Elle existait en 1827, ainsi qu'une autre au fond du chemin et la 3°, qui n'existe plus, en face du n° 79.

Le chemin JeanBoyé et le chemin St Hippolyte étaient reliés par le chemin de halage sur le bord du Tarn, qui desservait une maison qui est toujours là, n° 747 de la route de Bordeaux, et qui est aujourd'hui reliée à la départementale par un chemin privé.

Dans la carte des chemins parue dans le n° 67, une erreur s'est glissée : le chemin marqué JeanBoyé est en fait le chemin privé indiqué ci-dessus, le vrai chemin JeanBoyé est un peu plus loin vers Montauban.

Chemin St Hippolyte au n° 320, la maison (voir photo) a été achetée par le précédent propriétaire venant de Lunel vers 1850 ; elle n'avait pas d'étage et les œils-de-bœuf qui ont été conservés sont



les ouvertures de l'ancien grenier. Il existait une canalisation en terre cuite qui amenait l'eau depuis la pente sous la grand-route jusqu'à la cave voûtée. On dit que la maison était un ancien couvent. De l'autre côté du chemin St-Hippolyte, par rapport à la maison, il y avait un cimetière et il n'était pas rare de trouver, en labourant, des ossements. Un enfant de l'endroit s'était amusé à reconstituer un squelette entier mais cela n'avait pas été du tout du goût de ses parents ! La croix qui reste devant la maison est certainement une croix de cimetière. Il y a aussi un pigeonnier et des bâtiments d'exploitation en briques dont la date de construction nous est inconnue. De l'église détruite à la Révolution, il ne reste aucune trace et on ne sait où elle se trouvait exactement, probablement à l'intérieur ou à côté du cimetière.

Sur le cadastre de 1827, la maison y figure et le chemin est écrit « St Hypolite » !

Sur le **chemin du Palais**, toutes les maisons ont été évidemment démolies par l'inondation de 1930 mais une ancienne raconte ce détail curieux : « Dans la maison voisine, qui ne tenait pas à la nôtre, une chambre nous appartenait : cela provenait probablement d'un partage familial ancien ».

En 1827, il y avait 6 maisons sur ce chemin : les n° 282, la maison Casse et une à côté démolie, le n° 520 et une autre en face, enfin la maison avec pigeonnier au n° 601.

En 1827 le **chemin de Villevieille** s'appelait le chemin de Lombrie et il desservait, côté Tarn, une seule ferme au fond du chemin sur la gauche qui portait le même nom. Le chemin Bourrut, lui, arrivait au Tarn et à une ferme appelée « le Garrabet », toute en briques cuites, avec un beau pigeonnier (dans lequel on apercevait le départ d'un escalier à vis en bois) et une imposante cheminée en brique, le tout sans toit et en fort mauvais état. Tout a été démoli récemment et il n'en reste plus rien.

Le **chemin de la Pointe** s'appelait en 1827 le « chemin de Villemade ou de Pellegris à Lapointe », (en occitan, « pelegrin » signifie « pèlerin »), il n'était pas un cul de sac mais ressortait sur la départementale à côté du pont. Il desservait une dizaine de maisons et le barrage, qui n'existe plus, n'était pas encore construit. On pourra admirer, au n° 350, une maison éclusière restaurée, du 19° siècle et les restes de l'écluse, dont on peut encore voir le bâti.

Proverbe occitan

Pijon sadol tròba las garofas amaras.

Pigeon qui a mangé tout son soûl trouve les vesces amères (quand on a bien ou trop mangé, on n'apprécie guère ce qui n'est pas bon)